

## Une histoire de la critique de la valeur à travers les écrits de Robert Kurz

*Anselm Jappe*

Robert Kurz, le théoricien principal de la « critique de la valeur » en Europe, est mort le 18 juillet 2012 à Nuremberg, en Allemagne, des suites d'une erreur médicale. Il avait 68 ans. Cette mort prématurée a interrompu un travail immense mené depuis 25 ans, dont le public franco-phonie commence juste à prendre connaissance.

Né en 1943 à Nuremberg, où il a passé toute sa vie, Kurz participe à la « révolte des étudiants » en 1968 en Allemagne et aux discussions intenses au sein de la « Nouvelle gauche ». Après une adhésion très brève au marxisme-léninisme, et sans adhérer aux « Verts » qui à ce moment-là effectuaient leur mue « réaliste » en Allemagne, il fonde en 1987 la revue *Marxistische Kritik*, rebaptisée *Krisis* quelques années plus tard. La relecture de Marx alors proposée par Kurz et ses premiers compagnons de lutte (parmi lesquels Roswitha Scholz, Peter Klein, Ernst Lohoff et Norbert Trenkle) ne leur faisait pas que des amis dans la gauche radicale. Celle-ci y voyait bousculés l'un après l'autre ses dogmes, tels que la « lutte des classes » et le « travail », au nom d'une mise en question des fondements mêmes de la société capitaliste : valeur marchande et travail abstrait, argent et marchandise, État et nation. Kurz, auteur prolifique et doté d'une belle plume vigoureuse, souvent polémique, contributeur régulier à des journaux importants, notamment au Brésil, conférencier remarquable, choisit cependant de rester en dehors des universités et des autres institutions du savoir et de vivre grâce à un travail prolétaire – à savoir en empaquetant de nuit les exemplaires du journal local.

La douzaine de livres et les centaines d'articles qu'il a publiés se situent, *grosso modo*, sur deux niveaux : d'un côté, une élaboration théorique de fond, menée surtout au travers des longs essais parus dans les revues *Krisis* et *Exit!* (fondée en 2004 après la scission du groupe *Krisis* ; les deux revues continuent à paraître) ; de l'autre, un commentaire continu de

l'approfondissement de la crise du capitalisme et une investigation sur son passé – notamment à travers sa grande histoire du capitalisme *Le livre noir du capitalisme* (1999), qui fut, en dépit de ses 850 pages, un best-seller en Allemagne, mais aussi *La guerre pour l'ordre mondial* (2003), *Le Capital-monde* (2005) et ses articles de presse<sup>1</sup>.

Son premier livre, *L'effondrement de la modernisation*<sup>2</sup>, lui avait déjà permis d'atteindre un public plus vaste. Il y affirmait, au moment même du « triomphe occidental » consécutif à la fin de l'URSS, que les jours de la société marchande mondiale étaient comptés et que la fin du « socialisme réel » en était seulement une étape. En 1990, après la chute du mur de Berlin et l'effritement des régimes de l'Est, la victoire définitive de l'économie de marché et de la démocratie occidentale semblait incontestable. Les divergences d'opinions ne concernaient que le jugement à porter sur ce fait. Kurz et ses compagnons étaient alors presque les seuls à dire que l'écroulement des pays de l'Est n'était que le dernier pas vers la crise globale de l'économie marchande qui avait déjà miné dans leurs fondements les sociétés occidentales (qui avaient donc bien d'autres problèmes que la conquête de nouveaux espaces). Le désenchantement naissant du public deux ans après ces événements n'est pas étranger au succès de *Der Kollaps der Modernisierung* qui, sorti en septembre 1991, s'est écoulé rapidement à 20 000 exemplaires et a été appelé par l'influent journal *Frankfurter Rundschau*, « la plus discutée des publications récentes<sup>3</sup> ». Traduit rapidement au Brésil, il y rencontra également un vif succès.

La différence entre l'économie planifiée et l'économie de marché n'est que relative, de nous dire Kurz en ouverture de son livre, alors que leur

1. Ces trois ouvrages, non traduits en français, ont été publiés en version originale allemande sous les titres suivants : *Schwarzbuch Kapitalismus* (Frankfurt, Eichborn, 1999), *Weltordnungskrieg* (Bad Honnef, Horlemann, 2003) et *Das Weltkapital* (Berlin, Klaus Bittermann, 2005).

2. Robert Kurz, *Der Kollaps der Modernisierung* [L'effondrement de la modernisation], Frankfurt, Eichborn, 1991, non encore traduit en français.

3. L'élaboration de la critique de la valeur en Allemagne s'est déroulée en parallèle (mais d'une manière indépendante) à la mise au point des travaux de Moishe Postone, philosophe états-unien né au Canada et aujourd'hui professeur à Chicago. Dans son œuvre principale, *Temps, travail et domination sociale. Une réinterprétation de la théorie critique de Marx*, publié en 1993 et traduit en français par les éditions Fayard en 2009, Postone donne une lecture de Marx assez proche de celle de Kurz, surtout en ce qui concerne la critique du travail abstrait. Mais la théorie de la crise en est absente. Ici, nous ne présenterons que la « branche allemande » (ou d'origine allemande) de la critique de la valeur. Nous avons présenté l'œuvre de Postone dans notre article « Avec Marx, contre le travail », dans Collectif, *Penser à gauche. Figures de la pensée critique aujourd'hui*, Paris, Éditions Amsterdam, 2011. Ont été publiés en français deux autres livres de Postone, sous la forme de recueils d'articles : *Face à la mondialisation, Marx est-il devenu muet ?*, Paris, L'Aube, 2003 ; et *Critique du fétiche capital*, Paris, Presses Universitaires de France, 2013.

base commune pèse bien davantage: le «travail abstrait» – ou, pour mieux le dire, le «côté abstrait du travail» – qui ne produit pas des valeurs d'usage, mais uniquement de la valeur et de la survaleur et qui s'exprime dans un accroissement de l'argent comme «fin tautologique à lui-même» au-delà de tous les besoins réels. Le capitalisme s'est formé («accumulation primitive») grâce à des phases alternées d'un interventionnisme d'État, souvent brutal, et d'une autorégulation du marché. Une fois établis les premiers capitalismes nationaux, il est devenu toujours plus difficile pour de nouveaux arrivés de s'insérer dans le marché mondial. La révolution russe, indépendamment de la volonté de ses chefs, n'avait pas – et ne pouvait avoir – comme horizon le communisme, mais une simple «modernisation de rattrapage» en dirigeant la survaleur vers des secteurs stratégiques. Lénine lui-même voyait dans l'économie allemande de la Première Guerre mondiale, et plus spécifiquement dans la poste allemande, un modèle à suivre. Les catégories de base de la production capitaliste telles que la valeur, l'argent, les salaires, les prix, n'ont jamais été abolies en URSS; c'est plutôt à une répétition accélérée, et pour cette raison d'autant plus brutale, de «l'accumulation primitive» qui avait précédé la naissance du capitalisme en Occident à laquelle nous avons assisté. Quand la conscience occidentale était saisie d'horreur devant le «totalitarisme», elle ne voyait en réalité qu'une image concentrée de son propre passé. Aux premiers succès de l'URSS dans l'augmentation extensive de sa production a succédé un raidissement de ses structures de pouvoir; la suspension de la dynamique interne de la valeur en a exaspéré jusqu'à l'absurde les côtés négatifs, comme le décrochement total de la création de valeur par rapport aux besoins sociaux. C'est ainsi que l'URSS, au bout de quelques années, a de nouveau pris du retard, et c'est seulement grâce à une autarcie forcée qu'elle a pu résister encore des décennies à la compétition internationale. Voilà pourquoi c'est une tragique erreur de croire que l'on peut simplement remplacer un modèle «erroné» par un modèle «juste»: l'économie de marché ne peut pas être appliquée à volonté, c'est au contraire une bête condamnée à se dévorer elle-même. Toute augmentation de productivité dans les centres les plus avancés invalide la production de valeur dans les pays qui ne peuvent tenir le rythme; en même temps, aucune autarcie n'est plus possible. Dans cette course, se sont d'abord effondrées les économies du tiers-monde, puis celles de l'Est, alors que se met en place une lutte finale entre les pays occidentaux eux-mêmes. Kurz analyse en détail les apories qui minaient à la base même les États qui étaient les deux «locomotives» de l'économie mondiale à la fin du xx<sup>e</sup> siècle, soit l'Allemagne et le Japon. Il ne s'agit pas du tout d'une crise conjoncturelle, quoique grave, mais du dernier raidissement d'un modèle de production fondé sur l'utilisation du travail abs-

trait et de la nature, et dans lequel le très haut niveau de productivité se trouve dans une opposition toujours plus criante avec sa subordination à l'automouvement de l'argent. Le scénario par lequel Kurz conclut est apocalyptique : une partie toujours plus importante de l'humanité n'est même plus exploitée, mais coupée de tout lien avec l'économie et la civilisation. De ses réactions désespérées naissent des guerres civiles et d'effrayants potentiels de retour à la barbarie.

L'arrière-plan théorique de ces analyses résidait dans une relecture de l'œuvre de Marx, qui ne place plus en son centre la « lutte des classes » mais la nature destructrice, et en même temps historiquement limitée, du *travail abstrait* qui crée la *valeur des marchandises*, représentée dans l'argent dans le cadre du *fétichisme de la marchandise*. La socialisation fondée par la valeur d'échange est aveugle et inconsciente ; elle n'est pas du tout le résultat d'une volonté préexistante. Indifférente à tout contenu, la forme valeur, quand elle s'impose à toute la société, ne peut que mener à la catastrophe. Les sujets collectifs, comme les classes, ne sont pas les acteurs de l'histoire mais ils sont eux-mêmes constitués, et ensuite dissous, par le mouvement de la valeur ; cette affirmation implique une radicale remise en perspective du concept de « lutte des classes ». Le conflit entre prolétariat et bourgeoisie n'était pas autre chose qu'un conflit à l'intérieur du rapport capitaliste. Le mouvement ouvrier, loin d'avoir eu pour but le dépassement de la société marchande, était à proprement parler un moteur de son plein développement : il a combattu avec succès les restes pré-capitalistes identifiés à tort avec l'essence du capitalisme. C'est ainsi qu'il a promu le triomphe de la logique abstraite du capital sur les intérêts des capitalistes particuliers. Le résultat en est le remplacement des classes traditionnelles par des rôles interchangeables, dernier achèvement de la forme-marchandise « derrière » laquelle il n'y a pas de sujet-agent à démasquer. On a maintenant atteint le stade où deviennent actuels le « Marx ésotérique » et sa critique du fétichisme alors que n'a plus cours le marxisme « sociologique », qui considère les sujets sociaux comme un *prius* et non comme un dérivé et croit pouvoir dominer les automatismes de la valeur par la volonté politique. Les catégories telles que « impérialisme » et « colonialisme » reçoivent par le fait même un nouvel éclairage : désormais les présumés « centres impérialistes » ne veulent plus faire de conquêtes durables, mais tenir à l'écart ceux dont ils n'ont plus besoin. Le fascisme était, toujours selon Kurz, un violent déclin dans l'imposition de la forme-marchandise, dont le résultat final est la démocratie occidentale avec son égalité et sa liberté formelles. Le fascisme n'était donc qu'un « précurseur ». Mais on ne peut lui opposer une « vraie » démocratie, de même qu'à l'égalité formelle des portions de valeur ne peut jamais correspondre une identité quantitative : il faut plutôt dépasser cette forme abstraite de socialisation.

Il n'y a pas de sujet constitué – que ce soit la classe ouvrière, les peuples du tiers-monde, les femmes ou les marginaux –, aucun « bon pôle » prêt à s'appropriier le monde et qui n'en est empêché que par la « manipulation » ou la violence des classes dominantes. La valeur est une forme « *a priori* » égale pour tous, ce qui signifie que pour chacun ses intérêts se présentent sous la même forme abstraite d'argent et de « droits démocratiques ». Il n'existe donc pas – comme au contraire chez Theodor Adorno auquel la critique de la valeur doit beaucoup – de « reste non réifié » susceptible d'être mobilisé. Cela ne doit cependant pas conduire au désespoir, affirmaient les critiques de la valeur dans les années 1990 : c'est la société moderne qui a développé en son sein tout le potentiel d'une société basée sur le concret. Plus tard, Kurz est pourtant devenu nettement plus sceptique à cet égard.

D'une importance particulière était l'essai « *Subjektlose Herrschaft* » [Domination sans sujet], publié dans le treizième numéro de *Krisis* (1993). Kurz s'y occupe de la « domination », catégorie très en vogue parce qu'elle semble être plus vaste que les catégories économiques. Kurz prend alors ses distances avec le structuralisme, même celui d'Althusser, et avec les théories des systèmes. Pour lui, le sujet n'est ni une erreur théorique ni un simple pantin, mais un « pantin qui tire lui-même les fils ». Le sujet existe mais il n'est pas conscient de sa propre forme, laquelle précède même toute possibilité de conscience de classe. Sujet et objet ne sont pas des données ontologiques, mais sont tous deux créés par l'inconscient. Pour la compréhension de la constitution fétichiste de cet inconscient, Freud aussi bien que Marx sont ici utiles, car il faut y voir le produit d'un processus historique et non une donnée individuelle et naturelle. La domination existe effectivement, mais pas comme un arbitraire personnalisé, plutôt comme un fluide qui envahit tout.

La critique de la valeur se proposait dès le début de lire l'histoire comme une « histoire de rapports fétichistes », où la valeur a succédé à la terre, aux liens du sang et au totémisme en tant que formes dans lesquelles s'exprime la puissance humaine inconsciente d'elle-même. Initialement, cette lecture de la succession des constitutions fétichistes déboucha sur l'affirmation qu'une telle « préhistoire » de l'humanité est sur le point de se terminer. Toutes ces formes sont devenues une « seconde nature », instrument indispensable à l'homme pour se différencier de la première nature. Mais désormais il est aussi possible que nécessaire pour l'humanité de procéder à une « seconde humanisation », cette fois-ci consciente. Cela ne pourra cependant pas avoir lieu sans sortir du système fétichiste basé sur le travail abstrait et la valeur.

À côté de ces vastes considérations sur l'histoire, Kurz a également proposé dans des centaines d'articles et d'interventions ses analyses de

l'évolution du monde contemporain<sup>4</sup>. Selon la critique de la valeur, le capitalisme s'enfonce dans une crise irréversible. C'est cette théorie de la crise qui a trouvé l'écho le plus large dans le grand public, et Kurz a même été qualifié dans certains médias de « prophète de l'apocalypse ». Depuis 25 ans, et même dans les moments d'apparente victoire définitive du capitalisme dans les années 1990, il soutient, en s'appuyant sur une lecture rigoureuse de Marx, que les catégories de base du mode de production capitaliste sont en train de perdre leur dynamisme et ont atteint leur « limite historique » : on ne produit plus assez de « valeur ». Or, la valeur (qui contient la survaleur, et donc le profit), exprimée en argent, est le seul but de la production capitaliste – la production de « valeurs d'usage » n'en est qu'un aspect secondaire. La valeur d'une marchandise est donnée par la quantité de « travail abstrait » qui a été nécessaire pour sa fabrication, c'est-à-dire de travail en tant que pure dépense d'énergie humaine, sans égard pour son contenu. Moins une marchandise contient de travail, moins elle a de « valeur » (et il faut que ce soit du travail qui corresponde au niveau de productivité établi à un moment donné : dix heures de travail d'un tisserand artisanal peuvent ne « valoir » qu'une heure, quand il ne produit en dix heures que ce qu'un tisserand à la machine produit en une heure, lorsque le régime de production est devenu industriel). Depuis ses débuts, le capitalisme vit cette contradiction : la concurrence pousse chaque capitaliste à remplacer le travail vivant par des machines, ce qui lui assure un avantage immédiat sur le marché (prix de vente plus bas). Mais ainsi c'est la masse tout entière de valeur qui diminue, tandis que les dépenses pour investir en technologies – qui ne créent pas de valeur – augmentent. Par conséquent, la production de valeur risque à tout moment de s'étrangler elle-même et de périr par manque de rentabilité. Le profit – la face visible de la valeur, celle qui intéresse les acteurs du processus marchand – n'est possible à la longue que dans un régime d'accumulation qui marche. Pendant très longtemps, l'expansion interne et externe de la production des marchandises (vers d'autres régions du monde et à l'intérieur des sociétés capitalistes) a pu compenser la valeur amoindrie des marchandises particulières. Mais à partir des années 1970, la « troisième révolution industrielle », celle de la micro-informatique, a

---

4. En français, voir les recueils d'articles *Avis aux naufragés. Chroniques du capitalisme mondialisé en crise*, Paris, Lignes/Manifestes, 2005 ; *Critique de la démocratie balistique. La gauche à l'épreuve des guerres d'ordre mondial*, Paris, Mille et une nuits, 2006 ; *Vies et mort du capitalisme. Chroniques de la crise*, Fécamp, Lignes, 2011. Presque tous les articles de Kurz, une partie de ses livres, les écrits des autres auteurs d'*Exit!* ainsi que des traductions en plusieurs langues sont disponibles sur le site <[www.exit-online.org](http://www.exit-online.org)>. Les textes des auteurs qui se rassemblent toujours autour de la revue *Krisis* se trouvent sur <[www.krisis.org](http://www.krisis.org)>.

rendu « superflu » le travail dans de telles proportions qu'aucun mécanisme de compensation n'était plus suffisant. Depuis lors, le système marchand survit essentiellement grâce au « capital fictif », c'est-à-dire grâce à un argent qui n'est pas le résultat d'une création de valeur obtenue à travers l'emploi productif de la force de travail, mais qui est créé par la spéculation et le crédit, et qui n'a pour base que des profits futurs encore à réaliser (mais gigantesques, et donc impossibles à réaliser).

Selon Kurz, cette théorie de la crise inéluctable est présente chez Marx, mais d'une manière fragmentaire et ambiguë (le « Fragment sur les machines » dans les *Grundrisse* étant le passage le plus significatif) : l'accumulation de capital n'est pas un mode stable qui pourrait continuer à l'infini et auquel seule la « lutte des opprimés » mettra fin, comme l'a proclamé tout le marxisme après Marx. Kurz démontre que la « théorie de l'effondrement », loin d'être l'objet d'un large consensus parmi les marxistes, comme on l'affirme souvent, était plutôt un « serpent de mer ». Certains théoriciens s'accusaient mutuellement de s'y appuyer, mais presque personne n'admettait que le capitalisme pourrait buter contre ses limites internes avant l'arrivée d'une révolution prolétarienne. Les seules théories qui analysaient ces limites, celles de Rosa Luxemburg (*L'accumulation du capital*, 1912) et de Henryk Grossmann (*La loi de l'accumulation et de l'effondrement du système capitaliste*, 1929), restaient, selon Kurz, à mi-chemin et n'exerçaient aucune influence réelle sur le mouvement ouvrier.

Kurz présente donc sa propre théorie de la crise comme une nouveauté absolue – rendue possible par le fait que la limite interne de la production de valeur, prévue sur un plan théorique par Marx, a réellement été atteinte dans les années 1970. Depuis quelques années, cette crise a éclaté au grand jour, après avoir été longtemps niée, même à gauche. Mais pour Kurz, les explications données actuellement par des « économistes de gauche » (en vérité, de simples néo-keynésiens), qui la ramènent à la « sous-consommation », sont trop courtes. Il n'y a plus de solution possible dans le cadre de la société marchande, qui ne rentre plus dans le carcan de la valeur lorsque les technologies ont presque entièrement remplacé le travail humain. Quand chaque marchandise ne contient plus que des doses « homéopathiques » de valeur – et donc de survaleur, et donc de profit – rien ne change en ce qui concerne leur utilité (éventuelle) pour la vie. Mais pour un mode de production axé sur la valeur, cette situation est mortelle ; et dans une société entièrement soumise à l'économie, la chute de celle-ci risque d'entraîner la société entière dans la barbarie.

Kurz ne se limite pas à ces généralités, mais analyse en détail l'évolution de la crise. Lisant à contre-courant les statistiques officielles, il prouve, entre autres, que la Chine ne sauvera pas le capitalisme, que la

reprise allemande est basée, comme tout le reste, sur des nouvelles dettes, qu'après la crise de 2008 on n'a fait que déplacer les « crédits pourris » du secteur privé vers les États et que les services sont généralement du travail « improductif » (au sens où ils ne produisent pas de valeur) et ne peuvent pas remplacer les postes de travail perdus dans l'industrie, etc. Il démontre pourquoi ni les « programmes de relance » néo-keynésiens ni les cures d'austérité n'ont de chances de résoudre la crise, et moins que jamais les propositions pour « créer des emplois » : le problème de fond – mais aussi la raison d'espérer ! – est justement constitué par la « fin du travail ». Travail et valeur, marchandise et argent ne sont pas des données éternelles de la vie humaine, mais des inventions historiques relativement récentes. Nous vivons actuellement leur fin – qui ne se produira pas en un jour, évidemment, mais dans l'espace de quelques décennies, comme Kurz le précise, en se démarquant un peu de ses prévisions antérieures plus « catastrophistes » à brève échéance.

La financiarisation de l'économie et la spéculation, loin de constituer les causes de la crise actuelle, ont contribué longtemps à la repousser, et elles continuent à jouer ce rôle. Mais ainsi, on accumule un potentiel de crise encore plus grand – et pour commencer, on risque l'explosion d'une inflation mondiale gigantesque, signe d'une dévalorisation de l'argent en tant que tel. Faire porter toute la faute aux « banquiers » ou à une espèce de conspiration néo-libérale, comme le font presque toutes les critiques exprimées à gauche, signifie donc, selon Kurz, passer complètement à côté du problème. Voilà pourquoi il est plutôt sceptique sur le potentiel émancipateur des nouveaux mouvements de protestation, dont il stigmatise également les dérives antisémites ouvertes ou implicites. Il accuse souvent la gauche – dans toutes ses variantes – de ne pas vouloir sortir vraiment du cadre capitaliste, qu'elle considère en fait comme éternel. Ainsi, elle propose seulement une distribution un peu plus « juste » de la valeur et de l'argent, sans tenir compte ni du rôle négatif et destructeur de ces catégories ni de leur épuisement historique. Pire encore, les différents représentants de la gauche finissent souvent par se proposer pour co-gérer le glissement vers la barbarie et la misère. Au lieu de courir après les mouvements de contestation et de les aduler, Kurz leur oppose constamment la nécessité de reprendre une critique anti-capitaliste radicale (dans ses contenus, et pas seulement dans ses formes !). Il ne suffit pas de changer le personnel de gestion : le capitalisme est un système fétichiste et inconscient, régi par le « sujet automate » (l'expression est de Marx) de la valorisation de la valeur. La domination personnelle des propriétaires juridiques des moyens de production sur les vendeurs de force de travail n'est que la traduction « sociologique », visible en surface, du mécanisme auto-référentiel de l'accumulation du capital.

Dans son dernier livre, *Argent sans valeur*<sup>5</sup>, Kurz déploie l'artillerie lourde de la critique de l'économie politique sur un plan essentiellement conceptuel. Paru quelques jours après la mort de son auteur, ce livre ne représente cependant ni une somme ni un testament théorique : il était conçu comme le premier volet d'un vaste projet de refondation de la critique de l'économie politique. Kurz y traite quatre grands thèmes liés entre eux : la différence fondamentale entre les sociétés précapitalistes, protocapitalistes et capitalistes et le rôle qu'y tenait l'argent ; la naissance du capital et de la valeur marchande à partir du xv<sup>e</sup> siècle ; la logique interne du capital quand il est pleinement développé ; la contradiction interne et la limite interne logique de l'accumulation capitaliste au cours de son évolution historique jusqu'à nos jours. Tout en avançant à travers une polémique serrée avec des marxistes allemands peu connus à l'étranger (Michael Heinrich, Hans-Georg Backhaus, Elmar Altvater, Wolfgang Friedrich Haug) et passant par des démonstrations assez subtiles, Kurz arrive à des résultats surprenants par leur simplicité. Il ne se réclame de presque aucun auteur de la tradition marxiste, mais uniquement de Marx même (seuls Adorno et le Lukács d'*Histoire et conscience de classe* semblent lui servir d'inspiration partielle, et plutôt en ce qui concerne l'approche dialectique). Kurz ne prétend pas rétablir « ce que Marx a vraiment dit », mais il cherche à approfondir le côté le plus radical et novateur de sa pensée. Une partie de son œuvre – le « Marx exotérique » – restait, selon Kurz, sur le terrain de la philosophie bourgeoise des Lumières et de sa croyance dans le « progrès » et les bénéfices du travail. C'est dans l'autre partie – restée minoritaire et fragmentaire – que le Marx « ésotérique » a opéré une véritable révolution théorique, que presque personne pendant plus d'un siècle n'a su comprendre ni continuer. Ces différents aspects de la théorie de Marx sont étroitement entrelacés (il n'est pas question de « phases » successives !). Le noyau le plus profond, axé sur la théorie de la valeur, n'est devenu vraiment actuel qu'avec le déclin du capitalisme. Kurz ne se propose donc pas d'« interpréter » Marx, ni de le « corriger », mais de reprendre ses intuitions les plus fécondes, même si cela implique de s'opposer à d'autres idées du maître.

Par rapport à ses livres précédents, Kurz approfondit ici deux thèmes qui auparavant étaient restés essentiellement implicites. Il affirme que ce que nous appelons « valeur » et « argent » n'a pas existé avant le xiv<sup>e</sup> ou le xv<sup>e</sup> siècle, et que les phénomènes qui nous semblent être de l'argent ou de la valeur dans les sociétés précapitalistes y remplissaient en réalité une

---

5. Robert Kurz, *Geld ohne Wert. Grundrisse zu einer Transformation der Kritik der politischen Ökonomie*, Berlin, Horlemann, 2012. [Argent sans valeur. Fondements pour une transformation de la critique de l'économie politique].

fonction fondamentalement différente. Le capitalisme n'est pas né comme une excroissance particulière sur une existence atemporelle – ou en tout cas très ancienne – de la valeur et de l'argent, mais en même temps que ceux-ci. Kurz ne fait que de brèves excursions dans l'histoire « factuelle », mais il examine en détail la structure des « catégories » de la critique de l'économie politique. Dans ce but, il est nécessaire de battre en brèche l'« individualisme méthodologique » (identifié au « positivisme »), qu'il considère comme le fondement de toute la pensée bourgeoise et qui aurait également « infecté » presque tout le marxisme. Présent dans la pensée de Marx lui-même, à côté de son inspiration plus authentiquement dialectique, il expliquerait les contradictions à l'intérieur de son œuvre. Jamais Kurz ne s'était expliqué si nettement sur ses fondements méthodologiques. Il ne s'agit pas cependant de recommencer, comme dans les années 1970, à se gargariser du mot « dialectique » et d'en faire une méthode universelle. Kurz tire toujours son énergie de la polémique contre un adversaire : ici, l'incapacité de la pensée bourgeoise à aller au-delà des faits isolés et de leurs éventuels « effets réciproques ». Le « tout » n'est pas simplement la somme des éléments particuliers, mais il possède une qualité propre ; les éléments particuliers ne sont pas ce qu'ils paraissent être au premier coup d'œil, comme dans la vision empirique. Ils ne révèlent leur véritable nature que si on les comprend comme déterminés par le tout. Kurz ne s'adonne cependant pas à des considérations méthodologiques de manière abstraite, il développe son approche sur un objet donné : il ne s'agit pas d'analyser (comme le fait souvent Marx lui-même, au moins dans le premier volume du *Capital*) la structure d'un capital particulier – même pas d'un capital « idéal-typique » – pour ensuite concevoir le « capital total » comme l'agrégation de ces capitaux particuliers, qui ne ferait que reproduire la structure du capital particulier. De la même façon, la marchandise particulière n'est analysable que comme partie de la masse totale de marchandises.

Kurz commence son livre en discutant un problème qui apparemment relève plutôt de la philologie marxienne. Dans le premier chapitre du *Capital*, Marx analyse la marchandise et sa valeur d'une manière purement logique. La même chaîne logique conduit ensuite à l'existence de l'argent ; et il faut encore quelques pas supplémentaires pour arriver au capital. Cette succession logique reflète-t-elle également une succession historique ? Marx n'est pas clair à ce propos et semble hésiter. Pour le vieil Engels, en revanche, et pour les marxistes ultérieurs, la cause est entendue : la logique correspond à l'histoire. C'est l'approche « logico-historique ». Selon celle-ci, la valeur marchande existait bien avant le capital. Pendant des milliers d'années a eu lieu une « production de marchandises simples », sans capital. Depuis toujours, ou presque, les hommes attribuent une

« valeur » à leurs produits sur la base du travail qu'ils ont dépensé pour les fabriquer. L'argent existe également depuis très longtemps, mais il ne servait qu'à faciliter les échanges. Le capitalisme est arrivé seulement lorsque l'argent s'est accumulé au point de devenir capital et de trouver face à lui une force de travail « libre ».

Cette approche, proteste Kurz, « naturalise » ou « ontologise » la valeur et le travail, en les transformant en conditions éternelles de toute vie en société. Même la société post-capitaliste se réduit alors à quelque chose comme l'« application consciente de la loi de la valeur » (cet oxymore était un des objectifs déclarés du « socialisme réel » !) ou à d'autres formes de « marché sans trop de capitalisme ».

Kurz reprend, en la corrigeant souvent, la « nouvelle lecture de Marx » proposée en Allemagne depuis 1968 par certains élèves d'Adorno (Hans-Georg Backhaus, Helmut Reichelt) : dans son analyse de la forme-valeur, Marx examinerait les catégories de marchandise, de travail abstrait, de valeur et d'argent telles qu'elles se présentent dans un régime capitaliste accompli « qui marche sur ses propres jambes ». Il s'agirait d'une reconstruction conceptuelle qui commence avec l'élément le plus simple, la « forme-marchandise simple », pour arriver à la genèse « logique » de l'argent ; l'existence du capital, qui apparaît dans cette déduction comme *conséquence*, est en vérité déjà un *présupposé* de l'analyse de la forme la plus simple. La valeur en tant que quantité de travail abstrait n'existe que là où l'argent et le capital existent. Les étapes intermédiaires de la construction marxienne, comme la « forme-valeur développée » où l'échange des marchandises a lieu sans la médiation de l'argent-marchandise, sont de simples étapes de la démonstration – elles ne correspondent à rien de réel. Sans l'existence d'un argent-marchandise (les métaux précieux), les valeurs ne peuvent pas se rapporter les unes aux autres en tant que valeurs. Donc, une production de marchandises sans argent ne peut pas exister, et la théorie marxienne de la forme-valeur n'est valable que pour le seul capitalisme. Le statut peu clair de l'analyse de la forme-valeur chez Marx lui-même correspond autant à des difficultés d'exposition (les pré-supposés sont en même temps les conséquences, et vice versa) qu'à l'oscillation de Marx entre perspective historique et logique, entre dialectique et empirisme.

Donc : pas de valeur sans argent, pas d'argent sans capital. Mais, répliquera-t-on tout de suite, le commerce, les marchés et l'argent – et même la monnaie frappée – existent depuis des millénaires. Pour l'interprétation historico-logique traditionnelle, cela ne constitue pas un problème : la valeur a toujours existé, assure-t-elle, de même que l'argent à partir d'une certaine époque – mais en tant que « niches », c'est-à-dire pour le seul échange des excédents. C'étaient, en ce qui concerne leur structure,

le même argent et la même valeur qu'aujourd'hui. L'accroissement graduel de ces échanges, surtout à la fin du Moyen Âge, a amené la formation du capital. Kurz reproche au marxisme, quand il raisonne ainsi, de ne pas se distinguer de la science bourgeoise dans son approche positiviste, qui ne considère que des faits isolés : voyant une personne qui donne un sac de blé en échange d'une pépite d'or dans l'Égypte ancienne, au Moyen Âge et aujourd'hui, elle conclut qu'il doit toujours s'agir de la même chose : marchandise contre argent, donc commerce, donc marché...

Pour Kurz, les faits empiriques ne démontrent rien sans une « critique catégorielle » qui les situe dans leur contexte. Ainsi, si l'on n'a pas déterminé ce qu'est l'argent dans le mode de production capitaliste (pas seulement ses fonctions pratiques, mais ce qu'*il est*) on ne peut pas décider si les coquilles ou les pièces d'or circulant dans les sociétés non capitalistes correspondaient vraiment à l'argent au sens moderne. C'est ce que Kurz nie résolument. Historiquement, l'argent *précède* la valeur, dit-il. Mais quel argent ? L'argent au sens capitaliste naît, dit Kurz, à la suite de la diffusion des armes à feu, à partir de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Ce qui nous semble être de l'argent dans les sociétés pré- et non capitalistes avait plutôt une fonction sacrale : né du sacrifice, le don faisait circuler les produits dans le cadre d'un réseau d'obligations, où les personnes investies d'un pouvoir sacré jouaient un rôle central. C'était une autre forme de fétichisme. Il y avait évidemment production et circulation de biens, mais pas d'« économie », de « travail » ou de « marché », même pas dans des formes rudimentaires ou « pas encore développées » (comme Kurz l'affirme en opposition à Karl Polanyi, qu'il approuve sur d'autres aspects). Kurz ne rentre que brièvement dans une analyse historique du rôle de l'argent (la réservant à des travaux futurs qui malheureusement ne paraîtront pas) et ne cite que peu d'auteurs. Parmi eux, le médiéviste Jacques Le Goff qui nie l'existence d'un « argent » au Moyen Âge (et que Kurz oppose à Fernand Braudel pour qui « le marché est universel »). L'argent pré-moderne n'avait pas de « valeur » : il ne tenait pas son importance du fait d'être la représentation quantitativement déterminée d'une « substance » sociale générale comme l'est le travail dans les sociétés modernes.

Le capitalisme ne constitue donc pas, aux yeux de Kurz, une intensification des formes sociales antérieures, mais une violente rupture. L'énorme soif d'argent suscitée par la course aux armements à partir du début du XV<sup>e</sup> siècle représente le *big bang* de la modernité, engendrant en quelques générations un système basé sur l'argent – qui change totalement de fonction : de symbole dans un lien personnel d'obligation, il devient principe de médiation sociale universelle en tant que représentant matériel du travail abstrait –, la valeur-travail, le travail abstrait même, le

capital et, bien entendu, l'État (qui change également de fonction). Kurz a ouvert là un vaste chantier où presque tout reste à faire.

Le refus de l'« individualisme méthodologique » porte également ses fruits dans la relecture kurzienne de Marx et dans la critique de l'adaptation du marxisme aux critères de l'économie politique bourgeoise (marginaliste et néolibérale). Selon Kurz, de nombreuses difficultés dans la théorie de Marx (comme le fameux problème de la transformation des valeurs en prix) disparaissent quand on abandonne l'analyse de la marchandise particulière et du capital particulier au profit du capital total (catégorie qui peut être saisie seulement par le concept, non sur un plan empirique), dont les marchandises particulières et les capitaux particuliers ne sont que des « parties aliquotes ». Ce déplacement de l'axe conceptuel du capital particulier vers le niveau du capital total (Marx hésitait entre les deux approches et Kurz le libère pour ainsi dire de ses incertitudes) permet effectivement à Kurz d'éclairer d'une manière surprenante des problèmes comme le rapport entre taux et masse de profit ou la question du travail productif. Il est certain que beaucoup d'« économistes marxistes » ne seront pas d'accord, mais ils pourront difficilement éviter de se mesurer avec les arguments de Kurz. La discussion dépasse définitivement les bornes d'une bataille érudite entre économistes marxistes lorsqu'on arrive à la question de la « limite interne » de la production capitaliste causée par la chute de la masse totale de valeur. Kurz y consacre la dernière partie de son livre, en précisant des arguments qu'il avance depuis longtemps.

La toute fin de l'ouvrage, en revanche, est quelque peu inattendue : Kurz se demande si nous n'allons pas de nouveau vers un « argent sans valeur ». Tandis que la masse nominale d'argent dans le monde (y compris les actions, les prix immobiliers, les crédits, les dettes, les produits dérivés financiers) augmente sans cesse, ce que l'argent est censé représenter, le travail, se réduit à des portions toujours plus petites. Ainsi, l'argent n'a presque plus de valeur « réelle », et une gigantesque dévaluation de l'argent (d'abord sous forme d'inflation) sera inévitable. Pourtant, après des siècles pendant lesquels l'argent a constitué la médiation sociale à une échelle toujours plus élevée, sa dévaluation non organisée, mais subie, ne peut provoquer qu'une gigantesque régression sociale et l'abandon d'une grande partie de l'activité sociale lorsqu'elle n'est plus « rentable ». La fin de la trajectoire historique du capitalisme risque donc de nous ramener vers un « retour pervers » du sacrifice, à une barbarie nouvelle et post-moderne. En effet, le capitalisme est en train d'annuler jusqu'aux maigres « progrès » qu'il a amenés et de demander incessamment aux hommes des « sacrifices » pour sauver le fétiche-argent. Les coupes dans la santé publique rappellent même à Kurz les sacrifices humains de l'histoire

ancienne pratiqués pour calmer des dieux furieux, et il termine *Argent sans valeur* en affirmant que «les prêtres sanguinaires aztèques furent humains et doux comparés aux bureaucrates-sacrificateurs du fétiche global du capital arrivé à sa limite interne historique<sup>6</sup>».

Pourquoi la critique de la valeur, malgré sa puissance intellectuelle indéniable, n'a-t-elle eu jusqu'ici qu'un impact plutôt limité sur la critique du capitalisme ? Pourquoi ceux que Kurz appelait les « dinosaures » marxistes (même dans leurs versions post-modernes) et les économistes « alternatifs » keynésiens<sup>7</sup>, liés selon lui à la phase du capitalisme qui vient définitivement de s'achever et dont les discours n'ont pratiquement pas évolué en 40 ans, sont-ils devenus de nouveau les points de repère de ceux qui veulent combattre la dévastation de la vie par le capital ? Kurz avait toujours affirmé que le capitalisme était en train de disparaître en même temps que ses vieux adversaires, notamment le mouvement ouvrier et ses intellectuels, qui avaient complètement intériorisé le travail et la valeur, et dont l'horizon ne dépassait pas l'« intégration » des ouvriers – et ensuite d'autres groupes « subalternes » – dans la société marchande. Pourquoi la critique de la valeur, qui prétend avoir compris le caractère fondamentalement nouveau de la situation actuelle, « passe »-t-elle si difficilement dans le public ?

Une première raison – probablement la moins importante – est l'absence d'une stratégie d'occupation de l'espace public : Kurz, ainsi que les autres fondateurs de la critique de la valeur, ne sont ni universitaires ni médiatiques, ne se limitant qu'à profiter des espaces qu'on met à leur disposition. Ensuite, la prose de Kurz, si elle sait être mordante et brillante dans les écrits de « vulgarisation », est parfois, dans ses œuvres plus théoriques, difficile à lire et encore plus difficile à traduire. Plus profondément, ce sont surtout la théorie de la crise et la remise en cause de la lutte des classes qui suscitent des résistances. Pour Kurz, nous ne sommes plus en présence d'une crise « cyclique » ou de « croissance » du capitalisme, nous vivons la fin d'une longue époque historique, sans savoir si le

---

6. *Ibid.*, p. 409. Pour des raisons d'espace, n'ont pas été analysés ici d'autres aspects de la critique de la valeur, tout aussi importants, comme la critique des Lumières et la critique de la « dissociation-valeur » : le fait que la production de valeur est structurellement masculine et présuppose l'existence d'une sphère non marchande, traditionnellement confiée aux femmes, mais toujours subordonnée à la logique globale de la valeur. Pour plus de détails sur ces questions, voir mon livre *Les aventures de la marchandise* (Paris, Denoël, 2003), qui tente de faire un tour d'horizon complet de la critique de la valeur.

7. Les théories néo-keynésiennes constituent le fonds de commerce de toutes les analyses et propositions avancées par *Le Monde diplomatique*, Attac, les forums sociaux mondiaux, les partis parlementaires de la « gauche radicale » en différents pays, etc. Ce qui s'appelle aujourd'hui « anti-capitalisme » n'est en général qu'une critique du seul néolibéralisme et constitue plutôt une espèce d'« alter-capitalisme ».

futur sera meilleur, ou s'il sera plutôt une chute dans une situation où la grande majorité de l'humanité ne sera même plus utile pour être exploitée, mais sera tout bonnement « superflue » (pour la valorisation du capital). Et personne ne peut contrôler cette machine emballée. Cette perspective se voit vite refoulée, parce qu'elle fait peur, beaucoup plus peur qu'affirmer que de vilains spéculateurs nous volent notre argent (mais que l'État rétablira la justice pour le peuple!).

La critique de la valeur reproche à presque toutes les formes d'opposition passées et présentes de rester prisonnières de la forme-valeur, voire d'avoir contribué à son plein développement. Ainsi, elle rejetait presque toute la tradition marxiste et entrait fréquemment en polémique avec ses représentants contemporains, rompant avec les consensus et les rites des milieux marxistes universitaires. Ainsi, ceux-ci lui ont opposé le plus longtemps possible une « conspiration du silence ».

Mais même ceux qui reconnaissent le pouvoir heuristique de la lecture de la réalité capitaliste proposée par la critique de la valeur lui reprochent souvent de ne pas indiquer une « pratique » possible. Kurz est clair à ce propos : la théorie est déjà une forme de *praxis*, elle contribue surtout à dé-naturaliser les catégories de la vie capitaliste. Créer une société où la production et la circulation des biens ne passent plus par la médiation autonomisée de l'argent et de la valeur, mais sont organisées selon les besoins – voilà la tâche énorme qui s'impose après des siècles de société marchande. Si Kurz en formule la nécessité, il n'explique pas comment y arriver. Mais peu de théories se sont rapprochées autant que la sienne du « cœur de ténèbres » du système fétichiste du capital.